

la jeunesse dans la société actuelle où certaines préoccupations ne sont pas si différentes de celles du XIX^e siècle : inquiétude face à un avenir incertain dans un contexte économique de chômage de masse, manifestations relatives au projet de loi sur l'enseignement, etc. En fait, la presse des jeunes n'est pas une invention récente, même si aujourd'hui, elle prend plus de place encore dans la « culture des jeunes », et ce grâce aux évolutions technologiques offrant à celle-ci un espace d'expression et d'échange sans précédent. Les publications des jeunes, jugées parfois comme non professionnelles, voire extravagantes, restent toujours passionnantes à observer :

Naila Amrous

CREM, université Paul Verlaine-Metz

ESI, Rabat

amrousnaila@yahoo.fr

Pascal DAUVIN, Jean-Baptiste LEGAVRE, dirs, *Les publics des journalistes*.

Paris, Éd. La Dispute, coll. Pratiques politiques, 2008, 252 p.

À l'origine de cet ouvrage collectif, un colloque organisé en 2002 à l'université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines et la décision, en 2005, d'en faire une publication centrée sur la presse écrite. Pour la mener à bien, Pascal Dauvin et Jean-Baptiste Legavre se sont entourés de sociologues et de spécialistes de la communication, du journalisme, ou encore de la science politique. Leur intention est d'examiner les positionnements des journalistes vis-à-vis de leurs publics et d'aller au-delà de la terminologie opposant communauté de citoyens et communauté de consommateurs. L'ouvrage repose sur une structuration à trois orientations qui renvoient chacune aux identités que peuvent revêtir les lecteurs : des publics incarnés, c'est-à-dire les sources et les pairs ; des publics imaginés, signifiant la rareté des contacts directs entre journalistes et lecteurs ; des publics mobilisés, les lecteurs ou l'image qui en est dressée servant les stratégies des rédacteurs, ou de leur rédaction. Cette structure s'avère à la fois singulière et efficace, déroutante parfois, notamment du fait du parti pris de ne pas intégrer de lecteurs « ordinaires », mais les « traces » ou « images » de ces derniers (p. 11).

Pour autant, l'originalité de l'ensemble réside dans les rubriques rédactionnelles sur lesquelles s'appuient les articles retenus. En s'intéressant aux rubricards justice et à leurs liens avec les communicants, Carole Thomas souligne l'interdépendance des deux

professions, qui aboutit à une coproduction faite d'alliances comme de conflits. Ce faisant, elle pose la problématique liée aux sources qui sont de deux sortes : d'une part, les communicants « offensifs », manipulateurs et « vendeurs de soupe » ; d'autre part, les « défensifs », qui de sources deviennent des ressources, notamment techniques pour comprendre le langage juridique difficile, et qui accèdent alors au statut de « bons communicants » (pp. 22-28). Outre la liberté de ton des extraits d'entretiens, on note que la démonstration est celle d'un lien journaliste-source sous-tendu par une méfiance et un besoin réciproques. Or, on retrouve cette réciprocité dans l'article de Pascal Dauvin. Dans la continuité de ses recherches sur le public humanitaire, le politiste analyse la coopération autant que la méfiance qui caractérisent la relation entre journalistes et expatriés. Ces derniers, réticents à voir leur démarche simplifiée par les récits médiatiques, n'en sont pas moins conscients du besoin de sensibiliser le public ultime que sont les donateurs. Ils composent donc avec « le machiavélisme volontiers prêté aux journalistes » (p. 59), à la fois mythe et réalité vécue quand un papier sort avec fautes ou tonalité inattendue. L'ambivalence conduit même les acteurs des ONG à être utiles aux journalistes, y compris sur le plan logistique. Les appréciations n'en sont alors que plus intéressantes, dans la mesure où l'auteur précise la prudence avec laquelle il convient de situer ses entretiens : « Ces informations, toutefois, font pleinement sens si l'on garde à l'esprit que la parole est structurante. [...] la définition du "bon" ou du "mauvais" journaliste est un moyen pour les expatriés de réévaluer leur attitude dans l'échange. » (p. 48).

Poursuivant la notion des publics spécifiques que sont les sources, mais cette fois dans le domaine non habituel des journalistes spécialistes de l'information européenne à Bruxelles, Gilles Bastin insiste sur la co-fabrication des dépêches. Reprenant à son compte les remarques de ses interviewés, le sociologue établit que le communicant, qui peut vouloir dissimuler son identité lors de la diffusion, est avant tout un « plqueur de mots » (p. 74). Cette analyse offre l'avantage de révéler les « quotes », ou citations sourcées, comme enjeux des processus d'interactions. Mais, à ce stade, on ne perçoit pas directement ce qui lie une telle analyse aux études en réception, sinon l'aspect suivant : avec des quotes, le journaliste ne constitue qu'un médiateur entre la source d'information et les publics au sens large. Nicolas Hubé analyse, lui, le jeu des journalistes face à leurs pairs. Soulignant la centralisation des rédactions depuis les années 90, concomitante à la transformation du travail par

l'introduction de l'informatique et de l'*open space*, l'auteur décrypte les décisions collectives des sujets, qui obligent le journaliste à convaincre, à bien vendre son sujet à ses collègues et à sa hiérarchie avant de le vendre au lecteur; tout en évitant de paraître militant et répétitif. Malgré l'intérêt des notes de terrain et des remarques sur l'auto-contrôle ou sur l'utilisation inégale des chiffres du lectorat, on regrettera deux aspects : concernant *Le Monde*, la trop longue exploration de la réorganisation de la rédaction ; concernant *Libération* et les choix de Une, le fait que la réécriture de cette contribution n'ait pas laissé de place à la rubrique « *Making of* », apparue depuis, et qui est à même d'alimenter l'analyse sur le méta-journalisme.

De fait, au terme de ces cent premières pages, le lecteur peut être pris d'un sentiment partagé : si la pertinence de placer les sources et les pairs comme publics est réelle, la longueur de cette partie et sa position première dans l'ouvrage n'en provoquent pas moins un décalage avec le sujet attendu. D'autant que certains auteurs restent prudents sur ce point. Carole Thomas avoue que « l'usage, en tant que "public", de ces ressources-clés reste à analyser » (p. 42). On admettra alors, de façon générale, que la relation du journaliste aux communicants et aux pairs dessine également, en creux, celle qu'il entretient avec des publics plus larges – les « ordinaires » – elle-même mêlée de rejet et de dépendance réciproques.

Dans un deuxième temps, on semble entrer davantage dans le vif du sujet, avec les publics externes aux coulisses de la production de l'information. Frédérique Matonti appuie son observation des publics de *L'Humanité* sur le postulat de fort investissement affectif dont le journal fait l'objet. Même si les enquêtes de lectorat y sont très rares, le journaliste semble connaître son lecteur, grâce à un phénomène déjà identifié que l'on pourrait qualifier d'affiliation naturelle : les rédacteurs du journal communiste en sont eux-mêmes des lecteurs, souvent par tradition familiale, et sont membres du parti – au moins jusqu'en 1999 où y être encarté était obligatoire. Et face au rédacteur, un lectorat réduit mais militant, « le lecteur, membre du PCF, se voit comme le client, le promoteur et le propriétaire du titre » (p. 130).

S'intéressant à l'information routière, Dominique Marchetti soulève une autre préoccupation liée à l'écriture, cette fois en presse quotidienne régionale : la prédominance d'une perception utilitariste des consommateurs et usagers, privilégiée par les cadres dirigeants et les annonceurs. On notera au passage

que, de façon surprenante, ces derniers ont été écartés de l'ouvrage alors qu'ils sont largement partie prenante des processus médiatiques et peuvent constituer un autre type de publics. Quoi qu'il en soit, la création d'espaces non négligeables consacrés aux transports renforce trois logiques pour ces supports : la proximité, la complicité et la fonction de service public – au sens de rendre service au public. Vient ensuite la contribution centrale – par son intérêt et sa position dans l'ouvrage – de Brigitte Le Grignou. Spécialiste des études en réception, elle présente un objet qui permet de cerner véritablement en quoi les publics sont imaginés : les télécritiques ou critiques de télévision. Qu'ils exercent au sein des magazines spécialisés ou comme chroniqueurs en PÔN, ils s'adressent à des publics multiples, à la fois populaires comme ceux de télévision, et ceux plus cultivés des quotidiens auxquels ils servent, sinon de prescription, d'orientation et de veille (voir aussi Brigitte Le Grignou, « La télévision et ses critiques. Un journalisme en "simili" », *Questions de communication*, 14, 2008, pp.). L'ouvrage y est d'ailleurs en quelque sorte concentré : « L'évocation et la représentation du public sont le plus souvent floues, contradictoires, peu ou mal fondées [...] ce public, le plus souvent négligé, voire dénié, est parfois mobilisé pour justifier une ligne éditoriale » (p. 160).

La dernière partie, sur les publics mobilisés, évalue les évolutions profondes des professions de presse. Frédéric Pierru, en ciblant les lecteurs de palmarès hospitaliers, montre assez finement que, tout comme l'écrivait Herbert Gans à la fin des années 70, les représentations des publics et de leurs attentes restent largement faussées. Le succès desdits palmarès est en trompe l'œil, les ventes nombreuses ne conduisant pas à des choix citoyens supposés par les journalistes, ces derniers s'en remettant trop à leur intuition et leurs propres goûts pour satisfaire les publics. Les attentes dites profanes sont aussi l'objet de l'analyse de Jean-Baptiste Legavre, spécialiste de la presse écrite et co-directeur de l'ouvrage. Utilisant ses entretiens avec Robert Solé, médiateur du *Monde* de 1998 à 2006, l'auteur démontre que ce dernier est très critique envers la rédaction et les choix des années 90, et inversement explique sa stratégie d'enrôlement de ses publics – ceux qui lui écrivent. Plus seulement enseignants ou retraités grâce à la modernité via les courriels, leurs avis sont-ils représentatifs ? Ils sont en tout cas « significatifs », et concourent à construire des régimes d'authenticité, que le médiateur dit reconnaître par intuition et expérience (voir aussi Jean-Baptiste Legavre, « Les règles du "médiateur" du *Monde* ou la mise en scène d'une écriture de

presse », *Questions de communication*, 12, 2007, pp. 311-334). Finalement, on reste frappé par le fait que la hiérarchie du journal et le médiateur ne paraissent pas parler des mêmes publics, entretenant ainsi l'impossibilité d'en donner une image réaliste : « Chacun fait agir "les lecteurs" pour légitimer ses prétentions, mais tend à dénier à l'autre (aux autres) la légitimité du collectif mobilisé » (p. 221). Enfin, Nicolas Kaciab aborde une autre dimension d'intrusion : celle des hommes politiques en tant que sources et publics de la PQN. La transformation du traitement de la parole politique et les impératifs économiques, visant à ne pas ennuyer ni à cliver les publics, montrent comment les journalistes sont passés de l'enregistrement au décryptage. Principal signe : la disparition des comptes rendus soignés de débats politiques au profit d'une description des coulisses et du jeu politique. On reste en droit de se demander si cette transformation était tant voulue par les publics que par les rédacteurs eux-mêmes, pour lesquels l'auteur rappelle qu'ils balancent toujours « entre fascination et distanciation à l'égard du zoo politique » (p. 248).

En définitive, on comprend et on loue la démarche originale consistant à considérer que « le travail des gens de presse s'inscrit dans un triangle de la crédibilité journalistique » (p. 8) ; un triangle de publics, composé des informateurs, des pairs qui savent également informer et des gens qu'on cherche à informer. Toutefois, on suggèrera à nouveau ici qu'inverser l'ordre des sommets du triangle eût été de nature à moins décontenancer le lecteur, et ses attendus liés au titre. À défaut, l'intitulé de l'ouvrage gagnerait à être centré, d'une part, sur la presse écrite, d'autre part, non sur les publics mais sur la relation des journalistes à leurs publics, et avec le défi évident de se distinguer des autres titres existants. En ce sens, on admettra qu'il s'agit là, pour un ouvrage académique autant que pour l'écriture de presse, d'une question de pacte... avec le lecteur.

Jérémie Nicey

CIM, université Paris 3 Sorbonne Nouvelle

jeremie.nicey@voila.fr

Béatrice FLEURY, Jacques WALTER, dirs, *Les médias et le conflit israélo-palestinien. Feux et contre-feux de la critique.*

Metz, Centre d'études linguistiques des textes et des discours, coll. Recherches textuelles, 9, 2008, 318 p.

La rubrique « Échanges » de la revue *Questions de communication* avait publié les réactions de divers

chercheurs à un entretien de Daniel Dayan – directeur de recherche au CNRS – avec Béatrice Fleury et Jacques Walter (8/2005, 9/2006, 10/2006 et 11/2007). *Les médias et le conflit israélo-palestinien. Feux et contre-feux de la critique* recueille, dans un seul ouvrage, ces textes mis à jour en proposant un article inédit. Le point de départ de cette discussion est le constat dressé par Daniel Dayan d'une position pro-palestinienne des journalistes français dans la couverture informative du conflit israélo-palestinien. En analysant le traitement que la presse et les journaux télévisés de référence ont donné à la seconde Intifada, le chercheur observait une transgression des règles professionnelles, notamment celles de l'équilibre et de la représentativité qu'il interprétait comme « une sorte de croisade du vocabulaire, [vis-à-vis d'Israël] » (p. 35). S'inscrivant dans l'idéal habermassien d'une sphère publique centrée sur la possibilité du débat, Daniel Dayan dénonce cette partialité systématique des discours journalistiques qui entrave le débat dans l'espace public.

À la différence d'autres conflits dans le monde, celui du Proche-Orient se caractérise par une présence médiatique importante à propos de laquelle des hypothèses géopolitiques, économiques, religieuses et culturelles sont avancées. De nombreuses études, citées dans les différentes contributions, ont été conduites pour décrire et expliquer cette sur-médiatisation. Ainsi les interprétations proposées alimentent-elles le débat concernant la question proche-orientale et le rôle des médias en temps de guerre. Ceci dit, force est de constater qu'à propos des sujets sensibles, comme le conflit israélo-palestinien, les chercheurs ne se prononcent pas sans risque. D'ailleurs, un des principaux atouts de cet ouvrage tient à la confrontation de plusieurs points de vue, non seulement sur les médias et leur travail informatif dans ce conflit, mais surtout à propos de la posture du chercheur et des frontières entre la description scientifique et l'engagement citoyen.

Cette recension ne s'attardera pas à résumer en détail les propos de chaque « discutant-e », puisque le premier chapitre qui introduit l'ouvrage présente les chercheurs invités et les principaux enjeux du débat sont clairement cernés et exposés par Béatrice Fleury et Jacques Walter. Pour le dire brièvement, dans la première partie, Patrick Charaudeau, Roselyne Koren, Marc Lits et Jérôme Bourdon constatent – comme Daniel Dayan – une tendance pro-palestinienne dans les informations françaises. Néanmoins, ils ne l'attribuent pas à une « guerre » déclarée contre Israël, ni à une volonté de manipulation délibérée. Pour